

## INTRODUCTION

---

### « LA BATAILLE FAIT RAGE DANS TOUS LES LECTEURS »

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Albert Camus écrit : « Voici neuf ans que les gens de ma génération ont l'Espagne sur le cœur<sup>1</sup>. » L'affrontement planétaire qui a fait rage, six années durant, et causé la mort de plusieurs dizaines de millions de personnes, n'a pas réussi à faire diminuer l'écho de ce conflit singulier qui, de juillet 1936 à avril 1939, a semblé *a posteriori* en constituer l'avant-propos, depuis l'annonce du coup d'État militaire déclenché ce vendredi 17 juillet 1936 au Maroc espagnol.

Or, de ce *pronunciamiento* à moitié réussi, à moitié raté, devait résulter l'une des plus impitoyables et sanglantes guerres civiles de l'histoire, opposant républicains et franquistes : la guerre d'Espagne. Dès l'origine, elle parut déborder de son cadre national pour mieux enflammer l'Europe et le monde entier, lesquels se passionnèrent pour ses épisodes et ses figures les plus emblématiques, de la révolution à Barcelone, ses églises incendiées et ses expositions sauvages de religieuses momifiées, à la prise de Séville par le général Queipo de Llano, le massacre de Badajoz, l'héroïsme des « cadets » de l'Alcazar de Tolède dirigés par le colonel Moscardó, appelant en retour celui des Brigades internationales à la Cité universitaire, le milicien mortellement blessé photographié sur le vif par Robert Capa, les fusillades de Paracuellos, le siège de Madrid et celui d'Oviedo, la Pasionaria levant le poing, Largo Caballero, Negrín plus tard, les raids de terreur avec les photos des cadavres d'enfants à la morgue, la succession des batailles de Guadalajara, du Jarama, de Brunete, de Teruel, de l'Èbre, d'autres encore, la destruction de Guernica par la légion Condor, les « Journées

---

1. Préface à (coll.), *L'Espagne libre*, Paris, Calmann-Lévy, 1946, p. 10.

de mai » à Barcelone, l'assassinat d'Andrés Nin et la liquidation du POUM par les staliniens, Belchite, l'offensive décisive en Catalogne, jusqu'aux heures tragiques de la *Retirada*, et les centaines de millions de républicains vaincus réfugiés en France, parqués dans des camps d'internement, quelques semaines avant le triomphe définitif de Franco. Comme le remarquèrent deux auteurs favorables au camp victorieux dans un ouvrage paru au lendemain du conflit : « La guerre a soulevé tant de problèmes intellectuels, militaires, diplomatiques, juridiques, religieux, économiques, qu'on pourrait en écrire l'histoire en traitant seulement un de ces multiples aspects<sup>1</sup>. »

Et pourquoi pas l'aspect intellectuel, justement ? Car tout le monde en convient : aucune autre que la guerre d'Espagne n'a autant été une guerre d'écrivains. Jamais ces derniers ne se passionnèrent autant pour une guerre civile, pendant son déroulement et encore après. De fait, la mémoire collective lui associe volontiers des noms espagnols, français et étrangers, déjà célèbres ou bien qui allaient le devenir : Rafael Alberti, Louis Aragon, José Bergamín, Georges Bernanos, Franz Borkenau, Robert Brasillach, Roy Campbell, Albert Camus, Robert Capa, Agustí Centelles, Paul Claudel, John Dos Passos, Ilya Ehrenbourg, Juan Estelrich, Federico García Lorca, Ernest Hemingway, Miguel Hernández, Joris Ivens, Arthur Koestler, Mikhaïl Koltsov, les frères ennemis Machado, Ramiro de Maeztu, André Malraux, François Mauriac, Margarita Nelken, George Orwell, Pablo Picasso, Antonio Primo de Rivera, Gustav Regler, Ludwig Renn, Ramón J. Sender, Claude Simon, Gerda Taro, Miguel de Unamuno, Simone Weil – la liste, déjà conséquente, pourrait être démultipliée sans effort. La guerre d'Espagne a mobilisé les journalistes et les écrivains, les cinéastes et les artistes, à l'arrière comme au front, et ce, dans toutes les variétés possibles de leur expression : articles, poèmes, journaux intimes, récits, essais, romans, et même affiches, photos, allocutions radiodiffusées et films, sans oublier ceux d'entre eux qui se sont engagés les armes à la main. L'ambition de l'ouvrage que l'on s'appête à parcourir est donc de l'appréhender, telle que les intellectuels français l'ont perçue et vécue.

Rappelons au préalable que l'histoire intellectuelle ou littéraire de la guerre d'Espagne n'est pas en soi nouvelle. Bien au contraire, elle est

1. Robert Brasillach et Maurice Bardèche, *Histoire de la guerre d'Espagne*, Paris, Plon, 1939, repris in *Œuvres complètes*, tome 5, Paris, Club de l'Honnête Homme, 1964, p. 133.

même pléthorique<sup>1</sup>, mais a longtemps emprunté d'autres idiomes que le français. Et ce qui est certain, c'est que les vainqueurs du conflit ne se sont pas privés d'affirmer leur légitimité dans le domaine des lettres, alors que les démonstrations de force de l'intelligentsia de gauche avaient conduit cette dernière à prétendre se l'annexer pendant les hostilités, à l'image de l'essai publié par l'écrivaine républicaine María Zambrano (1904-1991), *Los intelectuales en el drama de España* (1937). La même année, ce postulat avait été contredit par un écrivain favorable à Franco, Enrique Suñer Ordóñez (1878-1941) qui, avec *Los intelectuales y la Tragedia Española* (1937), proposait un violent réquisitoire anti-intellectuel se voulant un bilan de la dictature de Primo de Rivera et des premières années de la République<sup>2</sup>. Les lendemains du conflit virent s'amplifier la tendance. L'essayiste Jorge Villén éditait de façon significative une *Antología poética del alzamiento, 1936-1939* (1939), tandis qu'en Italie fasciste, l'hispanisant Gilberto Beccari s'intéressait pour sa part aux *Scrittori di Guerra Spagnoli* (1941). De retour dans l'Espagne franquiste d'après-guerre, on devait à un professeur de l'université de Madrid, Rafael Calvo Serer, *Los motivos de las luchas intelectuales* (1955), suivi d'un second essai, *La literatura universal sobre la guerra de España* (1962). À l'autre bord idéologique, un ancien combattant antifasciste, l'historien italien Aldo Garosci, proposait vers la même époque *Gli intellettuali e la guerra di Spagna* (1959)<sup>3</sup>, qui entendait lui aussi privilégier l'approche du conflit sous l'angle de la guerre des idées.

Mais l'anglais fut – et demeure – sans conteste le principal vecteur d'expression de cette approche historiographique. Est-ce un hasard ? Les écrivains anglo-saxons avaient déjà, dans la durée même de la lutte, mis en scène leur propre positionnement politique *via* deux publications dédiées, les Britanniques avec *Authors Take Sides on the Spanish War* (s.d.-1937), et les Américains, avec *Writers Take Sides: Letters about the War in Spain from 418 American Authors* (1938). On ne s'étonnera

1. Le site de l'Idref propose 990 références d'ouvrages sur le seul thème « Espagne, Littérature et guerre, 1936-1939 (Guerre civile) », disponible en ligne : <https://www.idref.fr/027520986>.

2. Disponible en ligne : <http://www.filosofia.org/bol/bib/nb053.htm>.

3. Ces références, qui n'ont pas été traduites en français, ont été réutilisées et critiquées par Herbert R. Southworth dans son ouvrage pro-républicain *Le Mythe de la croisade de Franco*, Paris, Ruedo Ibérico, 1964.

donc pas que, dans sa somme fondatrice, *La Guerre d'Espagne* (1961<sup>1</sup>), l'historien anglais Hugh Thomas ait lui aussi appuyé son analyse sur de nombreux témoignages d'écrivains. Depuis lors, la très riche historiographie anglo-saxonne sur la guerre d'Espagne s'est régulièrement nourrie de référentiels socioculturels semblables. Ancien combattant d'Espagne, Herbert R. Southworth a inauguré une première phase de publications américaines avec un essai, *Le Mythe de la croisade de Franco* (1964), suivi de peu par ceux de Frederick R. Benson, *Writers in Arms: The Literary Impact of the Spanish Civil War* (1967) et de Stanley Weintraub, *The Last Great Cause: The Intellectuals and the Spanish Civil War* (1968).

Sans que cesse jamais l'intérêt que l'on portait outre-Atlantique à l'histoire intellectuelle de la guerre d'Espagne<sup>2</sup>, celle-ci devait néanmoins être renouvelée en profondeur à partir des années quatre-vingt par une nouvelle génération d'universitaires et de chercheurs britanniques talentueux, dans le sillage de l'Irlandais Ian Gibson, et de ses recherches autour de Lorca et de Dali. Enseignante de littérature anglaise à Oxford et spécialiste de l'entre-deux-guerres, Valentine Cunningham proposait coup sur coup *The Penguin Book of Spanish Civil War Verse* (1980), puis *Spanish Front. Writers on the Civil War* (1986). L'un de ses collègues, issu de Cambridge, Stephen M. Hart, publiait de son côté « *¡No pasarán!* » *Art, Literature and the Spanish Civil War* (1988). Membre de la British Academy et historien autant reconnu que médiatique de l'Espagne contemporaine, Paul Preston a quant à lui consacré l'un de ses nombreux ouvrages à l'engagement des correspondants de guerre pendant la guerre civile, *We saw Spain die. Foreign correspondents in the Spanish Civil War* (2008), alors que, plus récemment encore, c'était au tour de Martin Hurcombe, professeur à l'université de Bristol, de s'intéresser aux perceptions littéraires et intellectuelles françaises du conflit, à travers un passionnant ouvrage – hélas, non disponible en français –, *France and the Spanish Civil War: Cultural Representations of the War Next Door, 1936-1945* (2011)<sup>3</sup>.

1. Traduction française chez Robert Laffont. Édition originale, *The Spanish Civil War*, Eyre and Spottiswoode, London, 1961.

2. Voir à ce titre les références complémentaires figurant dans la bibliographie en fin de volume.

3. Divisé en sept chapitres, l'ouvrage dresse un vaste tour d'horizon intellectuel des écrivains français impliqués dans la guerre d'Espagne. Certains évoquent des groupes,

Dans la péninsule Ibérique, près de quatre décennies durant, la dictature de Franco a interdit la parution d'études permettant d'englober la totalité des protagonistes du conflit – les clercs n'y faisant pas plus exception que les autres. Il fallut donc attendre la transition démocratique pour que l'on s'intéresse à la guerre d'Espagne avec le recul nécessaire, et aux récits qu'il convenait d'en retirer, dans toute la diversité et toute la complexité des approches. L'un des précurseurs en la matière fut l'écrivain socialiste José Mario Armero qui, pour les quarante ans du *Movimiento*, donnait à lire une première étude sur les correspondants de guerre étrangers, *España fue noticia: corresponsales extranjeros en la Guerra Civil española* (1976). Une floraison de titres lui succéda, provenant d'universitaires, mais également d'érudits, qui vinrent à leur heure, c'est-à-dire surtout à partir de la dernière décennie du xx<sup>e</sup> siècle. Parmi eux, le Catalan Josep Massot i Muntaner, prêtre bénédictin et professeur à l'université de Barcelone qui, avec *Els escriptors i la guerra civil a les illes Balears* (1990), proposait la première de ses études consacrées à l'intelligentsia des Baléares et qui, l'année d'avant, venait de publier une monographie très remarquée, *Georges Bernanos i la guerra civil* (1989) qui ne tarderait pas, elle, à se voir traduite dans la langue de Molière<sup>1</sup>. Quelques années plus tard, l'essayiste et animateur de théâtre César de Vicente Hernando y allait de sa *Poesia de la Guerra Civil Espanola 1936-1939* (1994) qui, plus d'un demi-siècle après, ne pouvait que venir combler les lacunes de l'ouvrage de Jorge Villén. La même année, un écrivain espagnol renommé, Andrés Trapiello, offrait une première et vaste synthèse de l'engagement des écrivains de son pays, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil (1936-1939)* (1994), dont l'importance fut ressentie à sa juste mesure de ce côté-ci des Pyrénées, au point de susciter de nombreuses recensions de presse quand parut la traduction française<sup>2</sup>. Le mouvement ne s'est pas tari au cours des dernières années, comme l'a illustré l'étude du journaliste et écrivain Carlos García Santa Cecilia, *Corresponsales en la guerra*

---

tels les représentants de l'extrême droite voyageant en Espagne franquiste ou bien les soutiens de l'Espagne républicaine à gauche, tandis que d'autres se focalisent sur des figures emblématiques, comme Georges Bernanos, Robert Brasillach, Pierre Drieu la Rochelle, Pierre Frondaie, André Malraux, Lucien Maulvault, Henri Pollès ou Jean-Paul Sartre.

1. Traduction française, *Bernanos et la guerre d'Espagne*, Paris, Éditions Salvator, 2001.

2. Traduction française, *Les Armes et les lettres. Littérature et guerre d'Espagne*, Paris, La Table Ronde, 2009.

*de España, 1936-1939* (2006), reprenant le flambeau d'Armero et qui précédait l'ouvrage équivalent de Paul Preston de deux ans.

En France, l'histoire intellectuelle de la guerre d'Espagne existe bel et bien, mais procède d'un double paradoxe que le présent ouvrage espère surmonter. Premier paradoxe : beaucoup de monographies, peu de synthèses. Faut-il y voir la prégnance d'un héritage socioculturel marqué, celui du « grand écrivain » ? Les études portant sur des auteurs français emblématiques impliqués dans le conflit espagnol sont en effet à la fois nombreuses, riches et renouvelées, notamment en ce qui concerne Georges Bernanos, Albert Camus, André Malraux, François Mauriac ou encore Claude Simon. Mais, dès lors qu'il s'agit de mettre en relation les engagements de ces mêmes clercs dans une durée concomitante, les choses se gâtent, comme si chaque spécialiste redoutait de sortir de son pré carré. Les références de la bibliographie figurant en fin de volume démontrent que les connaissances en la matière ne se limitent pourtant pas à l'individu ou à la globalité, mais convoquent également l'échelle intermédiaire du groupe, elle aussi souvent bien assimilée, qu'il s'agisse, au choix, du mouvement anarchiste, de *La Nouvelle Revue française*, de l'Action française ou encore des surréalistes. Sans doute, de nombreux historiens hexagonaux, tels Pierre Broué et Émile Témime<sup>1</sup>, Carlos Serrano, Bartolomé Bennassar, Geneviève Dreyfus-Armand, Serge Salauin, Guy Hermet ou, plus près de nous, Vincent Duclert ou François Godicheau, ont produit des œuvres aussi novatrices que celles de leurs homologues anglo-saxons, dont certains avaient parfois fini par s'autopersuader qu'ils étaient les seuls – et par quelle magie ? – à avoir traité de la guerre d'Espagne<sup>2</sup>. Mais, par un travers justement emprunté à leurs confrères, l'habitude avait été prise d'envisager l'engagement des écrivains dans la guerre d'Espagne en le réduisant à un chapitre obligatoire, qui pouvait s'intercaler avec profit, quelque part entre le siège de Madrid et la conquête du Pays basque – avant ou après Guernica. Conséquence de ce contingentement ritualisé, les intellectuels français se voyaient réduits à la portion congrue, autrement dit à un quatuor de figures incontournables : Malraux-Mauriac-Bernanos, et pas grand-

1. Émile Témime, « Pourquoi l'Espagne ? L'engagement des intellectuels français de 1936 à 1940 », in (coll.) *Albert Camus et l'Espagne*, Saint-Rémy-de-Provence, Edisud, coll. « Les écritures du Sud », 2005, p. 73 sq.

2. Jeremy Treglown, « How Anglo writers stole the story of the Spanish civil war », *The New Statesman*, 23 mai 2014.

monde d'autre – Simone Weil, parfois –, pour le camp républicain, et Claudel, parce qu'il fallait bien en citer un, pour les soutiens de la cause franquiste. Mais l'essentiel était ailleurs : reconnue de tous, la grande singularité de ce conflit était que celui-ci, contrairement à tout autre, y compris les deux mondiaux, se voyait lié de façon consubstantielle à l'expression intellectuelle.

Second paradoxe : en France, l'histoire culturelle de la guerre d'Espagne est longtemps demeurée l'apanage exclusif des littéraires – et non des historiens. En ce sens, les écrivains français de 1936-1939 ont déjà bénéficié dans l'hexagone de travaux de qualité, mais déjà anciens et malheureusement peu diffusés aujourd'hui, et surtout, dont le propos différait de l'orientation générale empruntée par l'histoire des mentalités. On songe tout particulièrement à l'essai de la chercheuse canadienne Maryse Bertrand de Muñoz, *La Guerre civile espagnole et la littérature française* (1972), ainsi qu'à celui coordonné dans la foulée par un autre littéraire francophone, le Belge Marc Hanrez, *Les Écrivains et la guerre d'Espagne* (1973). L'un offrait un véritable répertoire des écrivains français ayant écrit sur la guerre civile, là où l'autre donnait à lire une série de monographies consacrées à des individus ou à des groupes, sur des sujets alors largement inédits. Voilà deux ouvrages qui, quoique datés de leur époque, auraient mérité la grâce d'une réédition, mais qui présentaient aussi des limites méthodologiques : l'idéologie faisait défaut au premier, le liant au second. Pourtant, ce sillon tracé devait se révéler fécond, puisque près d'un quart de siècle plus tard, un universitaire spécialiste des lettres espagnoles, Claude Le Bigot, y inscrirait une étude, *L'Encre et la poudre. Pour une sémantique de l'engagement dans la poésie espagnole sous la II<sup>e</sup> République (1931-1939)* (1997), dont le propos s'avérerait en premier lieu littéraire, mais sans omettre pour autant les logiques de l'engagement.

Entre ces deux dates, tout un courant de l'histoire culturelle s'était enfin intéressé aux intellectuels en leur consacrant ses premières synthèses, dans la foulée des travaux fondateurs entrepris dans ce domaine par des chercheurs comme Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, auteurs de l'essai *Les Intellectuels français de l'affaire Dreyfus à nos jours* (1987), mais aussi Jacques Julliard et Michel Winock, coordinateurs du *Dictionnaire des intellectuels français* (1996) – c'est dans leur filiation que s'inscrit le présent volume. Encore un mot pour achever ce bref tour d'horizon historiographique, et mentionner la parution d'ouvrages plus récents,

dont on peut dire qu'ils ont convoqué le meilleur et le moins bon. On songe à ces deux études consacrées aux correspondants de guerre français confrontés à la guerre civile : celle, très complète, de François Fontaine, *La Guerre d'Espagne. Un déluge de feu et d'images* (2003) et celle, plus événementielle, de Pierre Marquès-Posty, *Espagne 1936. Correspondants de guerre. L'ultime dépêche...* (2008). Pour commémorer le 80<sup>e</sup> anniversaire du début du conflit, Allison Taillot ouvrait quant à elle un nouveau champ de la recherche en publiant sa thèse, *Les Intellectuelles européennes et la Guerre d'Espagne. De l'engagement personnel à la défense de la République espagnole* (2016). On n'aura garde, enfin, d'omettre les deux très conséquents volumes collectifs proposés par la revue *Aden. Paul Nizan et les années trente* sur la thématique « Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939) », coordonnés par l'universitaire Anne Mathieu, et parus respectivement en 2006 et 2010. D'où, non sans logique, l'idée de lier ces recherches entre elles et de leur en ajouter d'autres, afin, pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de la fin du conflit, de proposer la première synthèse d'ensemble, ayant pour objet l'histoire des intellectuels français pendant la guerre d'Espagne.

\*

\*   \*

On l'aura compris, l'ambition d'un tel projet vise moins à combler une authentique lacune, qu'à développer de façon conséquente un propos préexistant. Ce chapitre de dix ou trente pages sur les écrivains français engagés dans la guerre civile espagnole, pourquoi ne pas en faire un livre ? Voilà le principe fondamental de cet ouvrage. On comprend dès lors que celui-ci s'appuie sur les travaux qui l'ont précédé et que, autant le dire de façon claire, il se voit largement tributaire des chercheurs qui les ont produits. Que ces femmes et ces hommes<sup>1</sup> sachent que les pages qui suivent leur doivent beaucoup – même si elles se résoudront à d'inévitables ellipses ou simplifications, comme pour tout travail de ce type.

À défaut de rencontrer les mêmes évidences pour les réponses, les questionnements qui vont en structurer le propos général s'avèrent en réalité assez simples : qui sont les intellectuels français impliqués dans la guerre d'Espagne ? Comment s'engagent-ils, et au nom de

---

1. Leurs noms sont reproduits en fin d'ouvrage dans la bibliographie et/ou dans les remerciements.

quelles valeurs ? Quelles sont les variétés de leur expression publique ? Comment évolue leur engagement tout au long du conflit ? Au préalable, et même si cela a déjà été fait ailleurs<sup>1</sup>, il n'est pas inutile de proposer à nouveau une définition de l'intellectuel, telle qu'on peut la retenir pour le conflit étudié. L'intellectuel ne peut se réduire au seul écrivain écrivant sur la guerre d'Espagne, par exemple en la décrivant de manière factuelle. Il est avant tout celle ou celui qui, s'exprimant à son sujet, décide de prendre parti en faveur de l'un ou l'autre des belligérants. De cette détermination *a minima* découlent sans nul doute un certain nombre de précisions utiles.

Première remarque, l'étude qui suit ne s'interdira pas à l'occasion, lorsque l'analyse historiographique le nécessitera, d'élargir le groupe des « intellectuels français » à trois autres catégories voisines : les journalistes, d'abord, qui ne sont pas tous en soi des intellectuels, loin s'en faut, mais dont la production littéraire des temps de guerre d'Espagne peut néanmoins les inscrire dans ce groupe, ou bien contribuer à alimenter le débat d'idées en France ; les artistes, ensuite, dont l'engagement emprunte des caractéristiques propres, notamment sur le plan plastique, mais qui se lie sans mal à la sphère intellectuelle et que, en ce sens, il serait particulièrement malvenu et injuste d'exclure de l'étude ; les auteurs étrangers, enfin, tant il est vrai que la guerre d'Espagne apparaît, surtout du côté républicain, comme un véritable *melting pot* intellectuel, où l'on ne s'étonnera pas de voir cités aux côtés de leurs pairs français les plus éminents représentants d'une intelligentsia internationalisée.

Deuxième remarque, dans la seconde moitié des années trente, au moment même où décline la grande presse et où triomphent les nouveaux supports médiatiques audiovisuels – radio ici, cinéma là – il paraîtrait étrangement lacunaire, pour ne pas dire vain, de limiter cette expression intellectuelle au seul domaine de l'écrit. L'étude qui suit y trouvera effectivement ses fondements essentiels, mais elle portera également sur la guerre des ondes et sur l'expression cinématographique. Troisième remarque, liée par essence à la précédente, il s'agira de faire correspondre autant que possible le discours intellectuel sur la guerre civile espagnole à des expressions publiques, déclinées sous forme de livres, de brochures, d'articles, d'allocutions radiophoniques ou encore de films documentaires ou de fiction. Et ce, en ne considérant l'ex-

---

1. Pierre-Frédéric Charpentier, *La Drôle de Guerre des intellectuels français (1939-1940)*, Limoges, Lavauzelle, 2006, p. 12-13.

pression privée – journaux intimes, carnets, correspondance – qu'à la mesure d'un complément utile à la compréhension générale du propos, mais non primordial.

Quatrième et dernière remarque, d'ordre encore plus spécifiquement méthodologique que les précédentes, le corpus documentaire retenu est celui produit à l'époque des faits relatés – juillet 1936-avril 1939 –, temporalité que l'on peut étendre avec raison aux cinq mois qui succèdent immédiatement à la fin du conflit, mais que l'on ne saurait pertinemment prolonger au-delà. Car, en septembre 1939, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale vient brouiller de façon irrémédiable toutes les lectures de la guerre d'Espagne, moins d'un semestre après son achèvement. D'où l'importance de fonder l'histoire des intellectuels français de la guerre d'Espagne sur des supports contemporains de cette dernière. De même, et à l'inverse, n'est-il pas souhaitable, ni véritablement sérieux, de faire reposer l'analyse historiographique de la période et de ses enjeux sur des récits rétrospectifs, comme peuvent l'être par exemple des Mémoires d'écrivains. L'intérêt premier de ces écrits réside en effet surtout dans l'inévitable déformation dont ils sont l'objet, au regard de l'époque qu'ils entendent restituer. De là, la nécessité de les écarter par principe, hormis les quelques cas – il s'en trouve – où rien ne peut se substituer à eux dans la connaissance et la compréhension d'un parcours ou d'un événement.

\*

\* \*

Pour appréhender l'histoire des intellectuels français confrontés à la guerre d'Espagne, le propos sera scindé en trois temps. Une première partie, intitulée « Prodiges », s'attachera à déterminer les conditions de leur engagement en s'efforçant de rappeler un certain nombre de préalables. Ceux-ci porteront aussi bien sur les perceptions de l'Espagne par l'intelligence française, l'implication des clercs dans la guerre civile, à la fois comme témoins et mémorialistes, mais également en tant que combattants, l'importance respective des différents supports d'expression, en insistant notamment sur les plus récents, la radio et le cinéma. Il y sera également question des conditions de production du récit journalistique en temps de guerre, et des difficultés rencontrées pour le

faire, ainsi que des territoires propres à la guerre d'Espagne, mais situés dans l'espace français – à toutes les échelles de ce dernier.

La deuxième partie, « Joutes », permettra de rentrer dans le vif du sujet en abordant plus particulièrement le débat d'idées faisant rage en France au sujet de la guerre civile. Le propos empruntera à diverses querelles liminaires quant aux termes qualifiant les belligérants, la question des destructions patrimoniales ou encore l'engagement politique d'un Miguel de Unamuno, afin d'établir un premier relevé des lignes de fracture de l'intelligentsia française. De là, la grande division des clercs en deux bords irréconciliables, les prorépublicains et les pro-franquistes, héritiers directs des combattants du *Duel au gourdin* de Goya, si accaparés par le combat à mort qui les oppose, qu'ils s'enfoncent inexorablement dans le marécage. Il sera fait état des valeurs pour lesquelles ils s'engagent, de même que de l'activation ou de la mise en place de leurs réseaux militants et de leurs mobilisations spécifiques. Mais on y lira sans doute plus que cela, qui n'est somme toute que la vision classiquement binaire et familière du conflit, et qui ne correspond guère à la réalité de l'époque vécue. Il s'agira donc d'établir avec précision les nuances et les clivages de chaque camp en présence : la défection des intellectuels chrétiens progressistes, empêchant l'intelligentsia profranquiste de revendiquer sa « croisade » et sa « guerre sainte » au nom d'un catholicisme unanime ou, plus encore, les failles structurelles d'un camp prorépublicain, miné de l'intérieur par des divisions, y compris intellectuelles, qui annoncent à terme sa défaite militaire. Un dernier développement permettra d'aborder une question concernant le rapport des clercs aux massacres de masse. Questionnement historiographique brûlant depuis toujours, relancé en Espagne il y a plus de quinze ans par la publication de l'ouvrage d'Emilio Silva et de Santiago Macías Pérez, *Las fosas de Franco. Los republicanos que el dictador dejó en la cuneta* (2003<sup>1</sup>), qui précéda le vote aux Cortes en décembre 2007 de la *Ley de Memoria Histórica*, et qui rebondit il y a peu, avec les débats et les polémiques entourant la parution de la somme de Paul Preston, *The Spanish Holocaust. Inquisition and Extermination in Twentieth-Century Spain*

---

1. Traduction française, *Les Fosses du franquisme*, Paris, Calmann-Lévy, 2006. On peut cependant souscrire à l'opinion de Bartolomé Bennassar regrettant le manque de rigueur dans le choix des critères retenus par les deux auteurs, dont l'analyse mêle des exactions commises pendant et après la guerre civile. Des recherches universitaires ont permis depuis lors d'affiner considérablement la connaissance du sujet.

(2012) et relancées par l'annonce en 2018 du transfert de la dépouille de Franco hors du mémorial de Los Caidos.

En relation directe avec ce dernier développement, une troisième partie, plus courte que les précédentes, « Bilans », reviendra sur les pertes des lettres françaises dans la guerre d'Espagne, certaines morts se voyant d'ailleurs instrumentalisées de part et d'autre, au cours du conflit. Elle démontrera aussi comment ce dernier, *via* le regard des clercs, avait fini par passer à l'arrière-plan des préoccupations européennes de la seconde moitié des années trente, supplanté dans l'inquiétude des opinions publiques par des noms désormais associés à l'Europe centrale et orientale, Anschluss, Munich et bientôt Dantzig. Une dernière mise au point sera faite sur la fin de la guerre vue depuis la France, c'est-à-dire l'accueil des réfugiés espagnols au début de l'année 1939, cette *Retirada* tragique, telle que les intellectuels français la perçoivent, mais également cette série de bilans, factuel, littéraire ou encore idéologique, qui s'amorce pendant ce court semestre de paix européenne où le temps paraît suspendu, avant le déchaînement de la Seconde Guerre mondiale.

Ces trois parties successives permettront de comprendre un peu mieux le ressenti des intellectuels français devant cet étrange conflit. Car, plus que toute autre, la guerre d'Espagne est apparue en France comme une « guerre civile par procuration » – ce qui explique l'incroyable engouement des intellectuels à son endroit. L'expression n'est d'ailleurs pas nouvelle et a déjà été utilisée auparavant par d'autres historiens<sup>1</sup>. Même à l'époque des faits, dans la foulée des irréductibles oppositions nées du 6 février 1934, l'idée qu'elle recouvre est perçue avec acuité par les différents protagonistes du drame, quelle que soit leur inclination idéologique. Le syndicaliste et économiste Francis Delaisi (1873-1947), par ailleurs membre du CVIA, pressent ainsi le caractère globalisant du conflit espagnol dès l'automne 1936 : « La tragédie espagnole n'est pas seulement un conflit interne. Il ne met pas seulement aux prises deux fractions d'un même peuple. C'est un conflit qui dépasse le caractère étroit dans lequel il s'est d'abord posé. » Un an et demi plus tard, dans ce qui sera l'un des essais les plus emblématiques de la période, *Les Grands Cimetières sous la lune*, l'écrivain Georges Bernanos (1888-1948) fait ce constat sans appel : « Le printemps de 1937 a sans doute été l'un des

1. Parmi d'autres, Mercè Boixareu et Laurent Gayard utilisent la formule textuellement, tandis que Guy Hermet ne le fait que partiellement, mais sans en modifier le sens.

plus tragiques des printemps français, un printemps de guerre civile. » Cette obsession tenace transparait dans de nombreux écrits, même si peu l'expriment avec autant de clarté que l'un des rédacteurs de *Je suis partout*, le fasciste Lucien Rebatet (1903-1972) qui, en février 1938, retranscrit noir sur blanc ses fantasmes de guerre civile, lesquels transposent les réalités d'Espagne sur le sol de France :

Mais supposons qu'une terrible guerre civile nous déchire depuis vingt mois. Paris est à demi investi. Soixante départements sont occupés par les nationaux. Les rouges ont concentré leurs efforts sur ce qui leur reste. Ils s'y battent. À l'arrière du front, ils ont mis en pratique leurs théories économiques et sociales. C'est le moment ou jamais pour leurs troupes et pour tous les chefs de se serrer les coudes, de vivre leur révolution<sup>1</sup>.

Les Français en général, et les intellectuels, en particulier, n'auront donc pas cessé de se déchirer sur l'Espagne, et comme probablement dans aucun autre pays. À tel point que, dans un ouvrage paru quelques années après le conflit, la journaliste Geneviève Tabouis (1892-1985) aura encore ce commentaire significatif : « C'est ainsi qu'autour de la question d'Espagne, il se créa, dans notre pays, pour la première fois une division profonde entre Français. Une sorte de véritable guerre civile sourde et sournoise plana alors sur la vie de la nation<sup>2</sup>. » C'est bel et bien ce mystère, qui tourne autour de l'appropriation en France par les clercs de cette guerre qui fait rage de l'autre côté des Pyrénées, qu'il convient à présent de tenter de percer. Car, trois ans durant, celle-ci aura marqué le débat public hexagonal d'une empreinte qui devait se révéler indélébile, et qu'illustrait – bien involontairement – cette merveilleuse coquille du *Mercure de France*, au détour d'un compte rendu des opérations militaires : « La bataille fait rage dans tous les lecteurs<sup>3</sup> ».

---

1. Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Paris, Plon, 1938, p. 116. Lucien Rebatet, « Les immigrés politiques en France – Les Espagnols rouges », *Je suis partout*, 25 février 1938.

2. Geneviève Tabouis, *Ils l'ont appelée Cassandre*, New York, Éditions de la Maison Française, 1942, p. 304.

3. *Mercure de France*, 15 décembre 1937, p. 648.